

**Sans âme, pas de renaissance,
Sans corps pas de résurrection.
Comprendre l'âme et vaincre la mort**
Jörg Ewertowski

Quoique Rudolf Steiner ait fondé l'anthroposophie au début en rapport aux sciences naturelles, nous rencontrons en elle pourtant de grandes séries de contenus qui sont à retrouver non pas dans le monde scientifique des domaines de la nature, mais exclusivement dans ceux des sciences de l'esprit. Là, à nouveau, les effleurement thématiques dans le champ de la théologie sont particulièrement grands. C'est pourquoi des dialogues s'ouvrent dans la théologie, plus que n'importe où ailleurs, par dessus et au-delà des frontières des diverses espaces de dialogue de la science anthroposophique et de celle universitaire.

Dans l'œuvre de Rudolf Steiner, il est question d'âme en délimitation et en comparaison au corporel et au spirituel de l'être humain. Le corps procure par son entremise la perception sensible, par l'âme nous entrons dans une relation personnelle avec le monde et avec notre esprit, nous reconnaissons les conformités aux lois intemporelles et supra-personnelles d'une vérité indépendante de nos besoins. C'est l'évaluation de Steiner dans son ouvrage de base *Théosophie* de 1904.

C'est tout autrement que nous rencontrons le concept d'âme dans l'espace de l'histoire de l'esprit. Ici, dans le dialogue sur l'âme il s'agit d'une manière primaire des interrogations sur la vie après la mort. C'est de là que sont donc à considérer, pour cette raison, les tentatives « d'abrogation » du concept d'âme dans la théologie du 20^{ème} siècle et aussi les deux avancées théologiques actuelles en faveur de la réhabilitation du concept d'âme, avec lesquelles je me suis confronté : Christoph Gestrich : *L'âme de l'être humain et l'espoir des Chrétiens. L'eschatologie évangélique devant un renouveau* (Francfort sur le Main 2009) et Helmut Feld : *La fin de la croyance de l'âme* (Berlin, Münster 2013).

L'âme s'élève-t-elle au Ciel ou bien le corps se relève-t-il de la tombe ?

Sur de nombreux tableaux du Moyen-Âge, on peut voir comment un « petit homme » se relève du cadavre récent d'un défunt. C'est l'âme immortelle de l'être humain, qui — séparée de son corps — est portée au Ciel par un Ange. Sur d'autres tableaux, nous voyons la résurrection des morts. Ici, il n'y a pas d'âmes qui montent au Ciel, au contraire, ce sont les morts qui collectivement, au jour du Jugement dernier, se relèvent « corporellement des tombeaux ».

Si nous considérons ces deux motifs figuratifs, donc les âmes portées au Ciel et la résurrection des morts au jour du Jugement dernier, chacun comme une réponse à la même question, pour préciser, la question de savoir si et comment l'être humain surmonte la mort, alors ils se contredisent. D'une part, en effet, il ne peut y avoir de corps sans âme qui se relèvent des tombeaux et, d'autre part, les âmes libérées du corps n'ont plus du tout besoin de celui-ci, en effet. Pour quoi faire alors une résurrection corporelle de l'être humain ? — Que l'on croie certes à la crucifixion et à la résurrection du Christ, mais pas à la résurrection de l'être humain, c'était déjà une attitude contre laquelle Paul s'exprima clairement dès la première épître aux corinthiens. Pour Paul, les deux choses sont non-détachables : celui qui ne croit pas dans la résurrection de l'être humain, celui-là ne croit pas non plus à la résurrection du Christ !¹ Devant cet arrière-plan il attire l'attention sur la relation entre le baptême et la résurrection : tous ceux qui, par intérim pour un défunt, le laissent baptiser [plus précisément, son cadavre, *ndt*] font cela avec le ferme espoir que ce défunt ressuscitera. Avec cela il a justement et correctement porté à l'époque le problème au point critique pour les Grecs : à savoir, l'affirmation que la mort est la séparation de l'âme et du corps, n'eût pas été une exigence pour les Grecs. Mais croire à la revivification des cadavres, c'était le sarcasme que les Chrétiens attiraient ainsi sur eux en Grèce, à cause de leur croyance en la résurrection. C'est pourquoi Paul discute ensuite de la résurrection des morts par l'image des Mystère d'Éléusis de la semence, qui doit être mise en terre, afin qu'une plante nouvelle puisse en germer.

¹ **Paul 1. Cor. 15, 12-19.** « ¹²Et si nous prêchons que le Christ a été relevé d'entre les morts, comment certains d'entre vous disent-ils qu'il n'y a pas de résurrection des morts ? ¹³S'il n'y a pas de résurrection des morts, le Christ n'a pas été relevé non plus. ¹⁴Et si le Christ n'a pas été relevé, vaine est votre prédication, vaine est notre foi. ¹⁵Nous sommes même de faux témoins de Dieu, nous qui avons attesté que Dieu a relevé le Christ alors qu'il ne l'a pas relevé si les morts ne sont pas relevés. ¹⁶Car si les morts ne sont pas relevés, le Christ n'a pas été relevé non plus, ¹⁷et si le Christ n'a pas été relevé, votre foi est vaine, vous êtes encore dans vos péchés, ¹⁸et ceux qui dorment dans le Christ sont perdus aussi. ¹⁹Si ce n'est que pour cette vie que nous avons espéré dans le Christ, nous sommes les plus pitoyables de tous les hommes. »

Il s'agit donc avec la résurrection d'une nouvelle métamorphose dans laquelle l'être humain connaît, dans la totalité de son être, un renouvellement radical. Pas de « continuation » de l'éternel, mais au contraire la résurrection réalise cette métamorphose en surmontant la mort. Cela s'adapte à peine de nouveau encore à la dramaturgie du scénario apocalyptique, comme il a été annoncé de Daniel à Jean, et représenté dans d'innombrables tableaux. Dans la résurrection décrite par Paul comme *métamorphose*, la rédemption des péchés y est incluse, pour préciser, alors qu'*apolyptiquement*, la résurrection des morts n'est que le prélude au Jugement. Le problème ainsi constellé ici, les Pères de l'Église l'avaient pour ainsi dire engendré en passant : ils ont accepté que dans la séparation de l'âme immortelle du corps, un triomphe immédiat sur la mort ait lieu totalement dans l'esprit de la philosophie grecque et ont mis en place ensuite un « temps intermédiaire » *post mortem*, jusqu'à la résurrection apocalyptique, avant le Jugement dernier que l'être humain traverse en tant qu'être d'âme. — Mais aujourd'hui, des théologiens issus des deux confessions demandent raison de l'insuffisance de l'âme immortelle. On décrète le concept d'âme et on se trouve devant l'alternative, soit de référer les déclarations pauliniennes à la résurrection soit déjà à l'événement immédiat dans la mort de l'être humain individuel (conception catholique moderne de la résurrection dans la mort) ou bien exclusivement à la situation apocalyptique à la fin des temps (théorie protestante de la mort complète).

L'importance du corps

Le théologien protestant Wolfhard Pannenberg tenta d'étayer, dans les années 60, la croyance dans la résurrection au moyen du phénomène dans l'entourage du développement de l'enfant à l'adulte. Dans les processus de développement comme l'acquisition du langage, la station droite et la capacité du penser, l'élément corporel et l'élément d'âme s'entrelacent si étroitement l'un à l'autre qu'il doit être insatisfaisant, une fois qu'on a découvert cela, de prétendre que l'être humain est largement, en outre, duel comme une âme immortelle dans un corps mortel.² Et même la biographie de l'adulte n'est pas l'apparition non plus d'un être d'âme monadique dans le temps, mais au contraire l'histoire d'un *être humain*, dont l'existence corporelle est partie constitutive de ses relations, de son individualisation et de sa conscience du Je. La foi dans la résurrection inclut seulement le corps dans l'espérance de surmonter la mort. Autant elle se dérobe donc à l'entendement scientifique, autant pourtant lui correspond l'image de l'être humain présumée par elle à partir de l'anthropologie moderne.

La théologie catholique s'en tint quelque peu plus longtemps à l'ancienne conception des Pères de l'Église. Mais ce que l'on fit valoir comme objection ici, ce furent les caractères irremplaçable et unique de tout être humain individuel. L'imprégnation individuelle de l'être humain avec tous les rapports qui le constituent, peut-elle être contenue dans l'idée d'une âme immortelle ? Certes, la *personne* n'est pas le produit du corps, mais elle n'en est pas moins pensable non plus sans lui sur la base de ses relations. Pour Aristote, l'âme devint déjà la *forme* du corps. Autrement que les idées platoniciennes, qui sont indépendantes de leurs copies, les formes aristotéliennes ne peuvent pas exister sans leur contraire, la matière. — À partir de toutes ces raisons, l'âme ne peut garantir aucune continuité entre l'être humain personnel-individuel terrestre avec sa mort et le ressuscité au jour du Jugement dernier. C'est pourquoi il vaut à présent de remplacer le temps intermédiaire par une nouvelle impulsion d'entendement. L'être humain doit déjà ressusciter immédiatement en mourant.³ Parce que le concept d'âme n'englobe pas l'élément personnel de l'être humain, il ne

² Voir Wolfhard Pannenberg : *Qu'est-ce que l'être humain ? L'anthropologie du présent sous l'éclairage de la théologie*, Göttingen 1995 (1962), pp.35 et suiv.

³ Le problème de la manière dont ensuite le cadavre résiduel peut être concilié avec l'affirmation d'une résurrection corporelle intervenant aussitôt pouvait exemplairement résoudre, d'une manière consistante et déconcertante, le philosophe d'Augsbourg Thomas Schärfl : il distinguait entre le corps matériel, qui devient cadavre et un corps d'ensemble à comprendre comme une organisation, dans laquelle sans peine on peut reconnaître le *fantôme*, le *corps éthérique*, décrit par Steiner et le *corps astral*. Autrement que chez Steiner, cela ne s'accompagne pas d'un renvoi du concept d'âme. Voir aussi à ce propos Jörg Ewertowski : *Croyance en la réincarnation et idée de réincarnation*, dans *Die Drei* 3/2010 [non traduit, *ndt*].

peut pas rendre intelligible le fait que le Je-être humain surmonte la mort, et c'est la raison pour laquelle il fut abrogé.

Renouveau du concept d'âme

Lors de sa première prise de fonction, précisément une inhumation, le théologien Christof Gestrinch éprouva l'insuffisance de sa formation théologique eu égard à la question existentielle se posant après la mort et de ce qui vint après. Et il a publié aujourd'hui finalement, à partir de son expérience qui plongeait ainsi son âme dans un profond souci, et aussi entre temps, avec un état d'âme à ce sujet nettement métamorphosé. Son livre s'intitule *L'âme de l'être humain et l'espoir des Chrétiens*. La préoccupation de faire de nouveau de l'âme un concept fort, vient à notre rencontre par de récentes publications, aujourd'hui aussi en même temps du côté de la sphère catholique. Sous le titre *La fin de la croyance en l'âme*, lequel fut choisi par Helmut Feld, on présume, semble-t-il tout d'abord, bien sûr une proclamation de cette fin. Mais l'auteur se comporte à l'inverse. Sur presque 1000 pages, il déploie l'histoire de la croyance en l'âme depuis l'Orient antique jusqu'aux temps modernes tardifs. L'ouvrage s'achève par un cri lancé sur le déclin de la culture qui se trouve aujourd'hui derrière la mise à la retraite de l'âme. Feld a présenté et parcouru toute l'histoire des idées au sujet de l'âme et cela d'une manière qui tombe sous le sens. À la fin, nous trouvons des exposés sur la théologie protestante et catholique du 20^{ème} siècle, qui font vibrer de bout en bout des tonalités critiques. Même Reinhold Messmer et « *Halloween* » y ont finalement reçu droit brièvement au chapitre.

Ce qui est singulier c'est que Feld ne discute nonobstant pas du tout les raisons qui ont mené à l'abrogation du concept de l'âme. La manière physique de composer l'être humain apparaît simplement à l'arrière-plan et cela se fait aussi simplement remarqué dans sa compréhension de l'événement du Golgotha. La résurrection du Christ se retire derrière l'importance de ce qu'on appelle le « voyage aux Enfers » (voyage à l'Hadès). Encore avant Sa résurrection, et donc pour cette raison purement en tant qu'Être d'Âme, le Christ s'enfonça immédiatement après Sa crucifixion dans le royaume des défunts et y surmonta la domination de la mort^(a). En même temps, Feld décrit cependant ce triomphe sur la mort comme une action réelle, voire effectivement « cosmique » du Christ.⁴ La *résurrection* de l'être humain reste ordonnée pour le Jugement dernier. Cela étant, elle ne rencontre plus le surmontement la mort comme un événement, mais seulement encore comme prélude au Jugement dernier.

L'interprétation pentecostaire^(b) chez Gestrinch de la Résurrection

Gestrinch ne se laisse pas entrainer non plus dans les problèmes de ceux qui ont donné du prix au concept de l'âme. Mais il lutte pour une nouvelle compréhension de la résurrection sous les conditions d'un concept moderne de l'âme. Il n'y a pas seulement de résurrection de l'être humain dans l'Apocalypse des temps ultimes, mais encore aussi en tant que *transformation de vie*, en tant que *renaissance* biographique. Dans la renaissance de l'être humain individuel s'accomplit un surmontement^(c) d'une crise, qui peut être symboliquement désignée comme mort. Avec la pareillement symbolique — pour préciser — résurrection non corporelle, commence un cheminement individuel dans le « Royaume de Dieu ». Cela n'est pas seulement imminent d'une manière apocalyptique, mais c'est au contraire entamé. Le cheminement vers le royaume de Dieu mène en tant que chemin d'évolution de l'âme, par l'existence *post mortem* et peut avec cela — comme dit Gestrinch — renfermer foncièrement aussi une autre vie terrestre. Ce qu'est la résurrection procède pour lui des phénomènes biographiques de renaissance dont on peut faire l'expérience personnellement et n'a rien à faire avec le corps. Le Jugement dernier apparaît à

⁴ Par exemple, Feld s'oppose à Ratzinger sur le fait que l'article de foi d'une descente aux Enfers, ne signifie pas seulement « l'abîme de notre état d'abandon », mais au contraire aussi : « C'est avant tout une œuvre cosmique qu'accomplit l'Âme du Christ en descendant dans les profondeurs du monde inférieur, non pas en y apportant seulement Sa consolation, laquelle se réalisa dans l'abîme de l'état d'abandon. Feld, à l'endroit cité précédemment, p.765, voir aussi plus loin pp.204-210.

l'arrière-plan, ou est selon le cas identifié par Gestrich comme la mort de l'être humain individuel.⁵ Mais après vient la résurrection (de l'âme), qui mène dans la dernière ligne droite *post mortem* sur le chemin du Royaume de Dieu.

La renaissance de l'âme se produit, lorsque le Christ devient chez l'être humain le représentant provisoire du Soi non encore développé et rend de ce fait possible en l'encourageant, sans être préjudiciable à la liberté de l'être humain, cette évolution. La renaissance biographique et ce qui se passe dans la mort, lorsque âme et corps se séparent, en est comparable quant aux motifs, voire carrément apparenté de nature. À chaque fois s'accomplit une crise (séparation) et ensuite une résolution : la mort en tant que séparation de l'âme et du corps est une crise, et lorsque cette séparation est réalisée en mourant, alors l'âme est « ressuscité » après la mort

L'impulsion de Gestrich est éclairante, aussi longtemps qu'on ne prend pas en compte ce qui est redevable pourtant pour Paul au surmontement de la mort par la résurrection corporelle du Christ. Mais pourquoi donc la résurrection corporelle du Christ est-elle censée être requise, afin que l'âme de l'être humain puisse se libérer de son corps mortel ? Avec cela nous nous heurtons de nouveau à la contradiction des deux motifs des représentations dans l'histoire de l'art décrits au commencement de cette contribution : la résurrection corporelle est originellement un motif apocalyptique, la séparation de l'âme du corps provient de l'interrogation sur l'existence *post mortem* de l'être humain. La résurrection apocalyptique n'a rien à faire avec la renaissance biographique. Ce n'est que dans la mort et la résurrection du Christ que les deux se rencontrent. Mais si nous ne voulons pas seulement comprendre la résurrection du Christ comme une ouverture du scénario apocalyptique, mais le référer aussi à l'existence *post mortem* de l'être humain, nous retrouvons désespérés en ce qui concerne le rôle du corps.

Feld se soustrait à ce problème, en insistant plus sur le voyage du Christ en Enfer que sur la résurrection, en en restant là, pour ainsi dire, chez lui. Gestrich au contraire dépasse la résurrection. Il parle de la mission de *Jésus*, qui s'accomplit avec le don de l'esprit pentecostaire et qui imprègne de ce fait l'évolution ultérieure du Christianisme du fait que *Christ* entre dans les âmes des êtres humains : « Avec la crucifixion, du réveil et de la transmission de l'Esprit Saint aux disciples, se clôt, selon l'Évangile de Jean, la mission terrestre de Jésus. Jésus se forma alors dans une image, qui reposait déjà dans les âmes des êtres humains : celle du médiateur entre Dieu et l'être humain. Dans cette image Christ fut intériorisé par beaucoup et chez celui ou celle où cela se produisit, il ou elle devenait alors un(e) représentant(e) du Christ. Au travers de tels êtres humains, Christ continue d'agir à présent sur Terre dans la vertu de l'Esprit Saint, qui n'est pas à séparer de Lui. »⁶

La résurrection, pour Gestrich, est donc un événement pentecostaire. Avec cela la dimension corporelle de la résurrection du Christ est devenue insignifiante. En définitive, elle appartient seulement en tant que signe à l'accomplissement de la promesse *vetero-testamentaire*^(d), qui a relié la venue du Royaume de Dieu avec les images de la résurrection. Le discours sur l'éveil s'adapte ensuite aussi mieux à ce qu'a éprouvé Gestrich : la parole de Paul « Christ en moi » est le centre de ses entendements et elle est étroitement enchevêtrée au don de l'esprit. L'Esprit est l'élément de communauté, Christ l'élément personnel-mystique de la foi.

Rudolf Steiner relie le corps et l'âme dans le surmontement de la mort

Eh bien, il est carrément déconcertant, si l'on considère les impulsions de Rudolf Steiner, sur la question de la résurrection, mais encore sur l'arrière-plan de ces deux auteurs, mais plus encore en même temps devant la problématique qui a mené à la perte du concept d'âme. Pour préciser, on n'irait pas assez loin si l'on ajustait seulement le regard sur le concept d'âme déployé dans *Théosophie* et la conception classique de la mort reprise sur lui, en tant que séparation entre l'immortel (corps astral et Je) du corps mortel. Steiner a aussi peu tenté de renoncer au concept d'âme, qu'il a davantage par contre exploré à fond l'importance du corps, lequel était plus pour lui qu'une enveloppe transitoire pour l'éternel de l'être humain. Et justement, dans la mesure où il a

⁵ « Le Jugement dernier n'est pas un événement après l'éveil des morts, au contraire un événement qui le précède. ...Il s'accomplit à chaque fois avec la mort d'un être humain, et c'est nonobstant une seule et unique disposition divine en rapport avec toute l'humanité. » Gestrich à l'endroit cité précédemment, p.227.

⁶ Gestrich, à l'endroit cité précédemment, p.96.

suivi l'évolution de l'enfant, chez lequel effectivement les processus corporels et ceux de l'âme se révèlent si entremêlés, comme le décrit Pannenberg, justement dans cette même mesure, il a aussi en même temps pris au sérieux l'idée de réincarnation. Elle apparaît pour la première fois dans le prologue de l'Évangile de Jean. Le point de départ pour la résurrection corporelle du Christ est chez Steiner le *Logos* devenant chair.

Le *Royaume de Dieu*, Steiner le conçoit comme le monde spirituel se rapprochant de plus en plus de nous depuis le commencement de notre chronologie. La *résurrection* biographique, nous la connaissons de lui sous la forme de l'*initiation*, non seulement comme un phénomène biographique du présent, mais encore aussi comme une pratique rituelle décrite en détail du passé pré-chrétien. Et le contenu central de son ouvrage paru en 1902, *Le Christianisme en tant que fait mystique* est la phénoménologie d'une métamorphose qui, à partir de cette antique pratique initiatique, mène au Mystère du Golgotha. À partir du sommeil initiatique de trois jours, répété d'innombrables fois dans les Mystères, qui était une sorte d'expérience de mort artificiellement amenée suivie d'un réveil, cela *devient* l'événement du Golgotha, qui ne se répète pas, avec la mort réelle et la résurrection corporelle du Christ. À partir du rituel, cela *devient* historique, d'occulte cela *devient* public, de la mort symbolique cela *devient* la mort corporelle et du réveil cela *devient* la résurrection corporelle. Ces « devenir(s) », celui-là les voit qui avec ses yeux de l'esprit contemple les contenus transmis ainsi les uns à côté des autres. C'est une métamorphose, comme celle du bourgeon en fleur, que rendre évidente aussi un dispositif d'accélération. C'est une métamorphose comme celle explorée par Goethe dans la métamorphose de la feuille en fleur. Notre imagination — la « vertu du jugement intuitif et contemplatif » — doit activement en amener la transition. Le Mystère du Golgotha, décrit par Steiner avec la résurrection du corps du Christ, est de ce fait indépendant des documents historiques dans sa réalité (re)connaissable : De la même façon que, pour Goethe, la plante archétype n'est pas une idée, mais bien au contraire une **réalité**, ainsi se comporte de la même façon aussi la **métamorphose** historique de la renaissance mystique antique en un seul et unique **fait concret** de mort et de résurrection du Christ. Depuis que j'ai appris à imaginer cette **métamorphose**, j'éprouve la mort et résurrection du Christ comme une réalité historique, même si je sais que je ne peux pas démontrer cette **réalité**. Mais je peux la prétendre pour tous ceux qui la pensent avec moi.

Et si maintenant j'examine devant cet arrière-plan le problème du surmontement corporel de la mort, alors j'en viens à la phrase de Steiner dans ses conférences d'octobre 1911 à Karlsruhe.⁷ Ici je rencontre une compréhension à l'égard de maintes motivations profondes qui ont animé de sérieux opposants à l'âme parmi les théologiens. Pour préciser, dans le développement de l'âme de conscience⁸ s'accomplit en effet une association renforcée entre l'âme et le corps. Le fruit de cette liaison renforcée, c'est la conscience du Je. Rudolf Steiner considère la conscience du Je comme dépendante du corps physique. Celui-ci sert de miroir^(e) à l'être humain, dans lequel il prend conscience de son soi et du monde. Et parce que, cela étant, le corps physique, en mangeant de l'arbre de la connaissance devint mortel, parce qu'il dégénéra, pour cette raison, dans l'instant du développement historique où naît cette conscience du Je, l'être d'âme de la femme et de l'homme menace en même temps de succomber à la mort du corps. Lorsque les Grecs purent de moins en moins se trouver satisfaits par la séparation de l'âme et du corps dans la mort issue de la doctrine des Mystères antiques, parce qu'ils avaient appris à priser dans une mesure inconnue auparavant, l'importance du corps physique dans leur art, alors ils se retrouvèrent chemin faisant dans une évolution de l'être humain, à la description de laquelle les seuls concepts de corps, âme et esprit ne suffisaient plus. Dans l'hébraïsme s'accomplit cette évolution à partir d'un autre côté et cela engendra les images de la résurrection du corps. Les deux évolutions contribuèrent au mystère de la

⁷ Rudolf Steiner : *De Jésus au Christ (GA 131)*, Dornach 1988. Voir en particulier les conférences des 9, 10 et 11.10.1911.

⁸ L'âme de conscience est l'une des trois composantes de l'âme humaine qui se développent historiquement l'une après l'autre. Avec sa description, Steiner s'est détaché nettement, dès 1904, dans son ouvrage *Théosophie*, de l'anthropologie des enveloppes des auteurs plus anciens. Voir Jörg Ewertowski : *La découverte de l'âme de conscience. Marque de l'esprit. Rudolf Steiner — Augustin — Pétrarque — Heinrich von Kleist*, Stuttgart 2007.

relation entre le Je et le corps physique. C'est cela qui, dans une perspective théologique, est caractérisé comme la relation non détachable entre la personne et son corps.

Steiner pensait tout à fait concrètement en 1911, mais pas à la manière du réalisme naïf : le corps n'est pas le produit de la matière (*Stoff* = aussi « substance en chimie », *ndt*) que le scientifique peut mesurer et déterminer.^(f) Le corps physique est une forme, une structure qui devient visible par les substances, mais les présuppose. Le corps, conformément à sa nature [originelle]^(g) n'est pas mortel. Sans avoir mangé de l'arbre de la connaissance, il eût pu accompagner le cheminement *post mortem* de l'être humain. Qu'il ne resta point ainsi, voilà ce qui est devenu, depuis l'individualisation et l'évolution de la conscience du Je, un problème d'une mort qui à présent menace l'âme de l'être humain.

Avec cela devient visible la résurrection du Christ pour le surmontement corporel de la mort de l'être humain : dans la résurrection du Christ fut créé le germe d'un corps nouveau, au moyen duquel, l'être humain, même sous les conditions de la conscience moderne du Je et de son association étroite avec le corps, peut franchir le seuil de la mort dans le maintien de la continuité de sa conscience du Je. Ce corps de forme peut se détacher des substances qui restent et composent le cadavre. S'il permet la participation à la résurrection du Christ, il peut en outre accompagner le cheminement de réincarnation de l'être humain et en garantir ainsi la continuité de l'âme.

Si cependant le Mystère du Golgotha ne s'était pas réalisé, comme le dit Steiner en 1917, se réincarneraient aujourd'hui encore des « automates spirituels » *sans âme* et sans liberté.⁹ Dans cette mesure où s'accomplit, à la suite du Mystère du Golgotha, effectivement et immédiatement après la mort de l'être humain, quelque chose comme une résurrection corporelle, qui est la garante pour le surmontement de la mort de l'âme. La résurrection proprement dite se produit de manière apocalyptique dans le passage de l'existence terrestre à ce que Steiner appelle « l'existence de Jupiter », la Jérusalem céleste.¹⁰

Les Évangiles, les ouvrages des théologiens, et naturellement aussi l'œuvre de Steiner restent incomplets sans notre entendement créatif. Cette compréhension est multiple, selon notre nature, et doit être sans cesse à nouveau réalisée. C'est la raison pour laquelle il est foncièrement aussi dans l'ordre des choses qu'un concept comme celui de l'âme meure un jour et ensuite de nouveau « renaître ». La vertu avec laquelle il se relève de nouveau, non pas au Ciel, mais dans la conscience de l'être humain, c'est la vertu de l'Esprit.

Die Drei, 9/2014.

(Traduction Daniel Kmiecik)

Dr. Jörg Ewertowski : né en 1957, étudia, après une formation d'orfèvre, la philosophie, les sciences littéraires et la théologie évangélique. Depuis 1994, il dirige la bibliothèque centrale de la Société anthroposophique en Allemagne (rudolf.steiner-bibliothek.de). Il donne des conférences et organise des séminaires.

Notes du traducteur :

- (a) L'épisode est particulièrement bien rendue par Anne Catherine Emmerich, quoique bien sûr elle n'y argumentât point de manière théologique, mais uniquement en le décrivant « visuellement » : Voir la quatrième partie du Tome III - chapitre XLI de ses Visions aux édition Téqui *ndt*.
- (b) Voir *Littéré*, vol. 5, p.4606.
- (c) Voir *Littéré*, vol. 6, p.6132.
- (d) C'.a.d. De l'ancien Testament, *ndt*.
- (e) Cet aspect est particulièrement bien explicité par Francesco Giorgi, Lucio Russo et Daniel Liberi de l'école anthroposophique italienne méconnue de Rome, laquelle s'inspire directement de la *Philosophie de la liberté* de Rudolf Steiner.
- (f) Chimiquement, certes, il peut toujours caractériser les substances de remplissage de la structure spirituelle du « fantôme », comme le prétend aussi la physique quantique, puisque pour elle, il n'y a même plus de substances/matières du tout, mais seulement une « onde ». Il serait grand temps que même les « Posophes » qui « posent » ce que le « docteur Steiner a dit » se rendent enfin compte que la matière n'existe pas. C'est quand même un comble que ce soient justement les physiciens-mathématiciens matérialistes qui le leur ont démontré définitivement cela dès 1920 environ. *Ndt*.
- (g) C'est-à-dire avant d'être corrompu par l'influence luciférienne, au début de l'évolution terrestre (voir le cycle *De Jésus au Christ* de Karlsruhe **GA 131**. *ndt*)

⁹ Rudolf Steiner : *Pierre de construction pour une connaissance du Mystère du Golgotha* (**GA 175**), Dornach 1996, conférence du 3 avril 1917, voir en particulier les pages 197-200.

¹⁰ « ... nos incarnations toutes ensemble, sont unies à un corps spirituel. Lequel nous appartient et dont nous avons besoin pour évoluer ensuite dans l'incarnation jupitérienne, car il est le point de départ de notre incorporation sur le stade planétaire jupitérien : *Christ et l'âme humaine* (**GA 155**), Dornach 1994, Conférence du 16 juillet 1914, p.204.

